

qu'ils fussent prisonniers *sur patrole*, deux bandits, le pistolet au poing, marchaient à leur droite et à leur gauche, et rendaient par leur présence toute tentative d'évasion impossible. Nous devons ajouter d'ailleurs que Marguerite ne songeait nullement à fuir, et que depuis qu'elle savait que l'on n'exigerait d'elle qu'une rançon, et depuis surtout que son fiancé était à côté d'elle, elle avait pris à peu près son parti d'une captivité passagère, et elle ne se tourmentait guère que de l'inquiétude de son père et de sa sœur.

Hermann, qui se tenait à côté de la colonne, ne tarda guère à mettre son cheval au grand trot.

Le reste de la troupe l'imita.

Marguerite, comme la plupart des jeunes filles de son époque, montrait admirablement bien à cheval; cette rapide allure ne lui causa donc aucune gêne. Elle profitait des montées ardues, où le trot des chevaux se ralentissait forcément, pour échanger quelques mots avec Denis, qui l'encourageait de son mieux.

On marcha ainsi durant quatre heures.

Au bout de ce temps on atteignit la lisière d'un grand bois, dans lequel la cavalcade s'engagea. C'était la forêt d'Eisenthal, où l'on devait passer la journée.

En ce moment, les premières lueurs de l'aube blanchissaient le ciel à l'orient.

On passa d'abord sous la voûte épaisse formée par l'entrelacement des rameaux d'arbres séculaires. On pénétra ensuite par des chemins à peine tracés et que les chevaliers du poignard connaissent seuls, au milieu d'un fourré inextricable.

Là, se trouvait une étroite clairière, et, au milieu de cette clairière, deux ou trois huttes abandonnées, pareilles à celles dans l'une desquelles Denis avait été initié jadis aux mystères de l'association malfaisante dont il était maintenant le chef.

La moins ébranlée de ces cabanes fut mise en état de recevoir Marguerite, c'est-à-dire qu'on amoncela à la hâte des mousses et des feuillages pour former une couche sur laquelle il lui fut possible de se reposer.

Les chevaux, dessellés et débridés, eurent la liberté de paître jusqu'au soir l'herbe fine et touffue de la clairière.

Quant aux hommes, ils se livrèrent au sommeil ou s'occupèrent à divers jeux de hasard, selon leurs caractères, leurs goûts, et, surtout leur fatigue.

Denis, érasé de lassitude, s'était endormi presque aussitôt dans une cabane voisine de celle de Marguerite.

La journée s'écoula sans amener le moindre incident qui mérite d'être rapporté.

La nuit vint.

Vers onze heures du soir, la cavalcade se remit en marche.

De la forêt d'Eisenthal au château de Falkenhorst il n'y avait guère que six lieues. Cet espace fut franchi rapidement, et il n'était pas deux heures du matin, quand un éclaireur de la bande alla se faire reconnaître à l'entrée des souterrains et annonça la venue du capitaine et de ses hommes.

Aussitôt arrivée, Marguerite fut conduite à cette chambre luxueuse qui, après avoir été celle du major, était devenue la demeure de notre héros. Malgré elle, elle ne put s'empêcher, après un examen long et minutieux, d'admettre l'incroyable coquetterie et le suprême bon goût de ce nid de brigands, qui ressemblait, sauf les armes étalées le long des murs, au féerique boudoir de quelque nonchalante odalisque.

Marguerite prit à l'un des trophées un petit poignard à manche d'ivoire curieusement eiselé. Elle assujettit cette arme élégante dans sa main droite, afin de pouvoir s'en servir au besoin, et, après avoir poussé avec soin les verrous intérieurs de la porte, elle se jeta tout habillée sur le lit recouvert d'un étoffe d'orient, et elle s'endormit jusqu'au matin, d'un sommeil sinon bien calme, du moins profond.

Volontiers dirons-nous que les premiers rayons du soleil interrompirent ce repos réparateur. Mais nous savons déjà que le soleil ne pénétrait jamais dans la demeure souterraine des chevaliers du poignard.

Le fait est qu'un coup léger, frappé à la porte, éveilla Marguerite. Elle se leva; précipitamment, et, étonnée de voir les ténèbres régner encore autour d'elle, elle demanda :

—Qui est là, et que me veut-on ?

—C'est moi, mademoiselle, répondit une voix bien connue, moi, Raoul.

—Je vais ouvrir, mais quelle heure est-il donc, je vous prie ?

—Dix heures du matin.

—Comment se fait-il, alors, que la nuit soit profonde ?

—Rien n'est plus simple, nous sommes dans des souterrains.

Marguerite frémit de tous ses membres.

Vainement elle se rappela ce luxe oriental dont l'éclat l'avait éblouie la veille, il lui fut impossible, à ce mot de souterrain, de se représenter autre chose que la voûte et les murailles humides d'une prison.

—Avez-vous une lumière, au moins ? demanda-t-elle, tout en cherchant les verrous pour les tirer.

—Oui, mademoiselle, répondit le jeune homme, je porte une lampe.

Cependant Marguerite venait de trouver, à tâtons, les verrous d'acier poli. Elles les fit jouer vivement dans leurs gâches. La porte s'ouvrit.

Denis entra une lumière à la main. Les reflets de cette clarté vive illuminèrent les tentures aux couleurs éclatantes.

Marguerite se sentit un peu animée.

XXX. — LA RANÇON.

—M'apportez-vous une bonne nouvelle ? demanda la jeune fille en tendant la main à Denis, qui prit cette main et la porta à ses lèvres avec un respect plein de tendresse.

—Je viens à vous, répondit-il, comme ambassadeur du chef de ces misérables. . . . c'est un triste rôle, mais je l'ai accepté que pour éviter un contact pénible. . . .

—Merci, mon ami. . . . murmura simplement Marguerite.

Puis elle ajouta :

—Eh bien, cet homme, que veut-il ?

—Il a préparé un modèle de lettre pour le noble baron de Kergen, et il attend de vous une copie de cette lettre, écrite et signée de votre main. . . .

—Et qu'en fera-t-il ?

—Il l'enverra au château par un des brigands qui sont sous ses ordres, et il vous rendra à la liberté, en échange de la rançon que, sans aucun doute, votre père remettra immédiatement au messager.

—Mais, croyez-vous, au moins, qu'il soit possible de compter sur la parole de cet homme ? Croyez-vous qu'une fois en possession de l'or qu'il convoite, il ne me gardera pas prisonnière ?

—Il me semble que j'oserais en répondre. Cet homme est un bandit, c'est vrai, mais il appartient pas plus d'un point à la race de ces brigands presque poétiques, immortalisés par les vieilles chroniques de votre pays. Tenez pour certain qu'il reste en lui je ne sais quelle loyauté bizarre, et que ce qu'il promet, il le tient.

—D'ailleurs,—reprit Marguerite,—je n'ai pas le choix des moyens, et, captive, il faut obéir ! . . . Avez-vous lu cette lettre ?

—La voici.

—Donnez.

Denis tendit à la jeune fille une large feuille de parchemin, sur laquelle les lignes suivantes étaient tracées, d'une écriture longue et incorrecte, mais parfaitement lisible :

(A continuer.)

A YARD OF PANSIES

(Pour tous les lecteurs du SAMEDI)

Par certains arrangements spéciaux que nous avons faits avec les éditeurs, nous sommes maintenant en position d'offrir à tous les lecteurs du SAMEDI une magnifique peinture à l'huile, longue de trente-six pouces. Cette belle peinture "A yard of pansies", a été faite par le même artiste qui a fait "The Roses". Cette production est parfaitement identique à l'original qui a coûté \$300.00, et avec elle, on trouvera la manière pour bien l'encadrer soi-même et à bon marché, ce qui vaudra un superbe cadre valant au moins \$5.00. Que chacun de nos lecteurs envoie son nom à l'éditeur W. Jennings Demorest, 15 East 14th Str. New-York, en l'accompagnant de trois timbres de deux cents, et mentionnant qu'il est un lecteur du SAMEDI, et il recevra par le retour de la malle, cette magnifique peinture.

Montréal, 13 Décembre 1890.—Je, soussignée, certifie que le Sirop de Térébenthine du Dr Lavolette, dont je fais usage depuis quelque temps, est le seul remède qui m'ait donné un soulagement notable dans la maladie de l'Asthme dont je suis atteinte depuis plusieurs années, et qui a pris un caractère tellement grave, que j'ai dû être dispensée de tout emploi quelconque. J'ai suivi le traitement d'un grand nombre de médecins à l'étranger, mais sans aucun résultat ; et je constate, par le présent, que l'amélioration progressive qui s'opère tous les jours chez moi par l'usage de ce Sirop, me donne entière confiance dans une guérison certaine.—SŒUR OCTAVIEN, Sœur de la Charité de la Providence, coin des rues Fullum et Sainte-Catherine.

ASILE DE LA PROVIDENCE, COIN DES RUES ST-HUBERT ET STE-CATHERINE.—Je me fais un devoir de certifier que, souffrant depuis près de 22 ans d'une bronchite chronique, l'usage du Sirop de Térébenthine du Dr Lavolette m'a beaucoup soulagée. La toux a diminué et le sommeil est revenu graduellement.—SŒUR THOMAS CORSINI, Sœur de la Charité de la Providence.

GUÉRISON D'UNE BRONCHITE GRAVE.—Souffrant depuis longtemps d'une toux opiniâtre qui me laissait peu de repos, on me conseilla d'essayer le Sirop de Térébenthine du Dr Lavolette. Après l'usage de quelques bouteilles la toux a complètement disparu.—PHILOMÈNE ROGER, Tertiaire, Asile de la Providence, coin des rues St-Hubert et Ste-Catherine.